





Mon écrivain  
brut de décoffrage

© 2017 Zoé Davide  
Tous droits réservés

ISBN : 979-10-97149-12-3  
V2

Image de couverture :  
Photo de la machine à écrire © J E Theriot  
utilisée avec l'autorisation de licence CC-BY.

Mise en page par Audrey Keszek  
[lesbeauxebbooks.com](http://lesbeauxebbooks.com)

ZOÉ DAVIDE

Mon écrivain  
brut de décoffrage



*L'amour ne donne aucun droit sur l'autre, seulement le devoir de le  
respecter.*

*Jacques Salomé*





# PROLOGUE

**Hôtel Le Bristol, Paris, Avril 2012**

Ce matin, je réponds à la migraine qui me parle en avalant deux analgésiques puissants avant de m'effondrer à nouveau en travers de mon lit, quasi agonisante. D'ailleurs, ce n'est pas mon lit ! Et ce n'est pas non plus ma chambre ! Je remarque aussi que j'ai dormi dans ma robe de soirée et que ma bouche est atrocement pâteuse, conséquence flagrante d'une alcoolémie non maîtrisée. Je me sens si mal, mon dieu... J'ai la nausée et je pue affreusement la clope. Là, tout de suite, je rêve d'une longue douche et de ma brosse à dents, mais mon corps me semble si lourd que je me demande comment je vais parvenir à atteindre la salle de bains. Mon cerveau pris dans un étau tente désespérément de reprendre le contrôle et petit à petit, je me souviens...

Bonté divine ! Mais quelle foutue soirée de beuverie ! Encore une... Frayer avec les stars du showbiz va finir par me transformer en une véritable alcoolique si je ne peux éviter toutes ces fêtes où l'alcool et la drogue sont quasiment proposés sur des plateaux. Mon mal de crâne s'amplifie, frisant presque le mach 10, lorsque je me revois la nuit dernière regagner laborieusement ma chambre, soutenue par Kerstin Nilsson, mannequin comme moi. Je titubais tellement que la pauvre Kerstin n'avait eu d'autre choix que de me jeter sur le lit XXL avant de rejoindre elle-même sa chambre en oscillant dangereusement sur

ses talons vertigineux. Ah, les talons... so sexy, mais avant tout, super pratique pour gagner en centimètres. Je ne suis pas très grande pour un mannequin et si le recruteur qui m'avait remarquée à l'époque n'avait pas misé sur mon potentiel photogénique, sans doute l'agence ne m'aurait-elle jamais proposé ce contrat miraculeux qui avait changé le cours de ma vie. Je ne sais plus bien à quelle heure Kerstin et moi avons quitté la soirée, je me souviens juste qu'un taxi nous a déposées devant le Bristol. Je gémis en me tenant la tête à deux mains. Dieu que ça fait mal, les lendemains de cuite ! À chaque fois, je jure de ne pas remettre le couvert, et pourtant...

Il m'arrive de regretter d'avoir choisi la voie du mannequinat, mais je gagne tellement bien ma vie que je n'imagine pas faire marche arrière et risquer de me retrouver derrière la caisse d'un supermarché. Absorbée par la blancheur immaculée du plafond, je me demande avec inquiétude ce que penserait ma mère de ma vie dissolue. Elle pense que je suis toujours la même, une gentille petite fille sage qui fait son boulot et qui ensuite rentre chez elle pour peindre et dessiner. La pauvre, si elle savait... Un profond et soudain sentiment de honte s'empare de moi et m'étreint le cœur. Elle a toujours espéré que je deviendrais illustratrice. Elle était prête à tous les sacrifices pour me permettre d'intégrer une prestigieuse école où j'aurais perfectionné mon art, car c'est vrai, j'ai une véritable prédisposition pour le dessin. Mais le destin en a décidé autrement.

Ma mère est ce que j'ai de plus cher au monde. Nous en avons traversé de sales moments ensemble. Seuls son courage et sa dévotion m'ont évité de passer par la case DDASS car mon père, ou devrais-je plutôt parler de lui comme de mon géniteur, nous a laissé tomber pour partir à Hawaï avec sa secrétaire, une blonde siliconée, alors que j'avais à peine deux ans. Nous n'avons plus jamais entendu parler de lui. Dieu seul sait s'il est mort ou vivant et peu m'importe ! Je ne le lui pardonnerai jamais. Seule et sans argent, maman a dû se battre pour nous assurer une vie décente. Elle travaillait le jour comme vendeuse dans une boulangerie et étudiait la nuit. Je me souviens qu'à chaque Noël, je n'avais qu'un seul cadeau, mais il était toujours magnifique et

j'en prenais grand soin pour le conserver longtemps. Mon premier vélo est arrivé en même temps que j'ai compris que le père Noël n'existait pas. Ce jour-là, j'ai également pris conscience de ses sacrifices. Je me souviens d'une veillée de Noël, où l'on nous avait coupé l'électricité pour cause de factures impayées. Elle avait certainement dû le prévoir car elle avait constitué un stock de bougies qu'elle avait allumées et disposées un peu partout. Moi j'avais trouvé ça génial, toutes ces petites lumières autour de nous. Maman avait préparé un repas plus élaboré que ceux des autres jours et elle avait ramené une délicieuse bûche offerte par sa patronne. Des millions de fois, j'ai maudit mon père de nous avoir abandonnées, et puis ma haine s'est transformée en indifférence. Après tout, j'avais ma mère et elle m'avait. Nous n'avions pas besoin de lui. Maintenant, je gagne assez d'argent pour qu'elle n'ait plus besoin de travailler, pourtant, elle refuse catégoriquement de quitter son travail de documentaliste à la Bibliothèque Nationale de France.

Aussitôt que mon emploi du temps me le permet, je prends un avion pour aller lui rendre visite car depuis un an, j'habite à Londres. Lorsque je me suis lancée dans le mannequinat, outre sa déception de me voir abandonner le dessin et quitter le logement familial, elle s'est beaucoup inquiétée et s'inquiète encore. Elle dit que les gens dans ce milieu fait de lumière, de paillettes, de rêve et de fêtes ne sont pas intéressants et que plus vite je m'en éloignerai, mieux je me porterai.

Dans le monde de la mode, je suis connue sous le nom de Tamara Kristianov, cependant mon véritable patronyme est Kamélia Azarov. Je suis le résultat de la brève idylle franco-russe qui a uni ma mère à mon salaud de père. J'ai 19 ans et j'ai commencé ma carrière de mannequin à 16 en gagnant la première place d'un concours organisé par Elite Model avec qui j'ai signé mon premier contrat après des jours passés à essayer de convaincre ma mère de me laisser tenter ma chance. Pour la lycéenne que j'étais alors, ce fut le début d'une aventure glamour loin des couloirs du bahut et j'ai adoré ça. Peu à peu, je me suis vu proposer des contrats de plus en plus intéressants, j'ai participé aux défilés des plus célèbres couturiers et puis un jour, on m'a offert la cou-

verture de Vogue. Cette aubaine, considérée par les modèles comme le Graal, a été pour moi le début d'une incroyable carrière internationale. Cependant, ma notoriété grandissant, j'ai commencé à faire des jaloux dans mon cercle d'amis. J'ai fini par hériter du surnom de cintre qui marche (sexy, n'est-ce pas ?) et pour finir, ils m'ont tous laissé tomber. Tous, sauf une fille, Rachel Alessandri, de deux ans mon aînée, avec qui j'entretiens toujours d'excellents rapports. Parmi toutes mes connaissances féminines du moment, Rachel est la seule qui ne fasse pas partie du monde du mannequinat et ça me fait un bien fou d'en sortir lorsque nous nous retrouvons. Malheureusement, elle et moi n'avons plus beaucoup l'occasion de nous voir à cause de nos boulots respectifs. Quand j'ai fait sa connaissance, elle travaillait dans une agence de voyages tout en suivant une formation à distance pour devenir hôtesse de l'air ; ce qu'elle est d'ailleurs devenue par la suite. Du coup, elle passe le plus clair de sa vie dans les airs ou les hôtels du monde entier. Comme Rachel, je voyage beaucoup, et nous essayons donc de ne pas nous perdre de vue en passant de longs moments au téléphone ou sur FaceTime.

J'ai travaillé dur pour en arriver là et je ne compte pas m'arrêter maintenant. C'est vrai que c'est un boulot à plein temps, ma vie s'est pas mal compliquée aussi, mais j'adore ce que je fais et pour le moment, je ne me vois pas travailler ailleurs. Si les choses continuent à bien se passer pour moi, dans quelques années, avec tout ce que j'aurai amassé, je pourrai reprendre une vie normale. Ce serait le bon moment pour me consacrer à nouveau au dessin, et j'ai également le projet d'entamer la rédaction d'un roman. Lire est ma seconde passion, alors forcément, ça m'a donné envie d'écrire. Depuis toute petite, j'ai toujours aimé bouquiner. D'abord pour parer à l'ennui des vacances scolaires, car je ne partais jamais, faute de moyens, et puis au fil des années, j'ai lu de plus en plus. Un jour, je suis tombée sur un roman de Deklan Sheppard. Impossible pour moi de le lâcher avant d'avoir lu la dernière page. Sheppard maîtrise parfaitement la manière de tenir le lecteur en haleine jusqu'au dénouement, et j'attends avec impatience son dernier opus qui doit sortir pour les fêtes de fin d'année. Si j'ai

la chance de côtoyer les plus grandes célébrités grâce à mon boulot, ma notoriété ne m'a en tous cas jamais permis de rencontrer l'auteur mystérieux dont les ouvrages traduits en plusieurs langues se vendent par millions d'exemplaires. Il n'a jamais accordé aucune interview, et personne ne sait rien de lui... Rien... Nada ! C'est l'homme invisible, il n'existe que sur le papier.

Je range Sheppard dans un recoin de mon cerveau et soupire, affligée, en repensant à la soirée organisée par Alejandro Cordoba pour célébrer en beauté la fin de la Fashion Week de Paris. Le couturier qui révolutionne le monde de la haute couture et dont je suis l'égérie nous a entraînées, avec les autres filles dans une soirée privée organisée au V.I.P. ROOM, une boîte ultra select de la capitale. Sa nouvelle collection ayant rencontré un franc succès, le champagne a coulé à flots jusqu'au lever du jour et tout le monde en a profité... Un peu trop peut-être. Des stars de tous milieux étaient également invitées et comme d'habitude, la gent masculine papillonnait autour de notre groupe comme des abeilles attirées par le miel. C'est ainsi qu'un acteur du moment, dont j'ai oublié le nom, a commencé à me draguer. Je n'ai pas la moindre idée de ce que j'ai pu lui raconter et encore moins de ce que lui a pu me dire. Mais je dois bien avouer que je ne me souviens pas de grand-chose de cette énormissime fiesta, hormis de la soufflante que m'a administrée Alejandro juste avant de nous coller dans un taxi, Kerstin et moi.

La sonnerie de mon téléphone portable, posé à côté de moi, sur ce lit qui n'est pas le mien, me transperce soudain les tympans et m'arrache un gémissement de douleur. Ma main tâtonne à la rencontre de l'objet de torture et l'amène avec méfiance jusqu'à mon oreille.

— Allô, dis-je en me raclant la gorge pour m'éclaircir la voix.

— Ma chérie, c'est maman. Je voulais savoir si notre déjeuner tient toujours.

— Naturellement ma petite maman. Pour rien au monde, je ne voudrais rater ce moment en ta compagnie, réponds-je en me redressant péniblement sur un coude.

— Et c'est heureux, je te vois si peu. Alors dis-moi, comment s'est

déroulé le défilé ?

— Super bien.

Je songe, en abhorrant ma migraine, que c'est l'après-défilé qui est un peu plus compliqué à gérer.

— J'ai hâte que tu me racontes les détails. Tu t'envoies toujours pour le Japon à la fin de la semaine ?

— Oui et il s'agit d'un très gros contrat. Je vais être royalement payée pour à peine quelques heures de shooting, ce qui me laissera énormément de temps libre pour faire du shopping.

— Tu es toujours partie à l'autre bout du monde, je ne te vois presque plus jamais.

— Maman... soufflé-je imperceptiblement, décontenancée par la tristesse que je venais de percevoir dans sa voix. Tu sais bien que ça ne durera pas.

— Non Kamélia, je n'en sais rien, justement. Une carrière de top model ne s'arrête pas forcément lorsqu'elle atteint l'âge de quitter les podiums. Il y a tant de choses que tu pourrais envisager par la suite et qui pourraient encore nous éloigner l'une de l'autre.

— Mais non, tu verras, je me débrouillerai pour rester près de toi.

— Ah vraiment ?! Quand je vois que tu es à Paris et que tu préfères loger à l'hôtel plutôt qu'à la maison...

— Ne recommence pas avec ça, tu sais très bien que c'est pour une question de sécurité.

— Oui, je sais. Mais comprends-moi aussi, ma chérie... Quand je pourrai enfin profiter pleinement de ma fille, elle ne souhaitera sans doute plus s'encombrer de sa vieille mère.

— Ne dis pas de bêtises, voyons ! Tu as à peine 39 ans. Allez maman, arrête de déprimer, tu sais bien que ça me rend triste. On se voit tout à l'heure d'accord ?

— Tu as bien noté l'adresse du restaurant ?

— Mais oui, rassure-toi. En revanche, je ne pourrai pas trop m'attarder, car j'ai rendez-vous avec Alejandro.

— Il prend bien soin de toi au moins ?

— Oh... Eh bien, oui. Alejandro est très exigeant, mais... mais je

suppose que c'est normal.

— Très bien, alors à tout à l'heure, mon ange. Je meurs d'impatience de te serrer dans mes bras.

— Moi aussi. Je t'embrasse.

Je reste immobile quelques minutes et après avoir pris une grande inspiration, je me lève péniblement pour me diriger vers la salle de bains. Il me reste à peine une heure pour reprendre figure humaine. Alejandro piquerait une crise s'il me voyait avec cette tête-là. Il ne supporte pas l'idée que je puisse faire mauvaise impression ou donner une mauvaise image de marque de sa maison de couture. En chemin, j'éparpille vêtements, culotte et soutien-gorge tout en baillant à m'en décrocher la mâchoire. En passant devant le miroir, j'aperçois mon reflet et je fais un arrêt sur image. Nom d'une pipe, c'est moi ça ?! J'ai une mine de papier mâché, des cernes violacées sous les yeux et les cheveux si ternes que je me demande tout à coup si finalement, je n'ai pas passé plusieurs jours d'affilée au fond de mon lit, en mode coma éthylique. L'eau brûlante sur ma peau me procure un bien fou et une heure et demie plus tard, j'ai retrouvé un semblant de dignité. Mes eye-patches et mon bâton anti-cernes ont fait des merveilles. Mon teint de porcelaine, très artificiel ce matin, et mon regard vert jade ont retrouvé de l'éclat, ainsi que mes lèvres, le sourire. Mes cheveux ne sont pas en reste, ils sont beaux et soyeux. Le rinçage à l'eau froide fait des miracles et ça vaut bien cinq minutes de claquage de dents. Bref, je peux enfin sortir de la salle de bains et affronter sans angoisse le regard des gens. J'appelle la réception et demande un taxi tout en enfilant à la hâte un jean et un sweater puis mes Converse fétiches. J'attrape ensuite mon sac et chausse mes lunettes de soleil Gucci avant de claquer la porte de ma chambre d'hôtel. Le taxi arrive en même temps que moi. Je grimpe à l'intérieur et donne au chauffeur l'adresse du restaurant où j'ai rendez-vous avec ma mère. Je surprends plusieurs fois son regard dans le rétroviseur. Ma tête semble lui dire quelque chose, pourtant aujourd'hui, je suis persuadée que je ne ressemble en rien à la Tamara Kristianov des magazines. Peut-être me trouve-t-il simplement mignonne, ou bien alors, et cette pensée m'effraie un peu,

je porte encore sur le visage, les stigmates de ma nuit de folie au V.I.P ROOM.

Soudain, dans un fracas de tôles froissées, mon corps est violemment propulsé contre la portière du véhicule. Je sens le contact froid de la vitre sur ma tempe et un liquide poisseux couler le long de ma joue. Sonnée, je redresse péniblement la tête. Le pare-brise a explosé et j'enregistre aussitôt la situation : le chauffeur est affaîssé contre le volant, inanimé, le visage couvert de sang. Ma respiration s'accélère lorsque je perçois alors le bruit strident d'un freinage d'urgence. J'ai juste le temps de voir sur ma droite une moto foncer droit sur nous. Au même moment, un coupé sport déboule de nulle part et percute la grosse cylindrée qui s'envole, projetant le motard au sol. Je pousse un cri d'effroi, puis un second en voyant un camion dévier de sa route en freinant désespérément pour tenter de l'éviter. Tout va très vite, il y du bruit partout autour de moi, des gens qui crient, l'air affolé. Je ne peux plus respirer et j'ai le goût horrible du métal dans la bouche. Ensuite, c'est le vide, le noir, plus rien...



# CHAPITRE 1

## **New York, cinq ans plus tard...**

Dans l'Upper West Side, à quelques mètres de Central Park, je fais stopper le taxi et contemple quelques instants la façade de l'hôtel Belleclaire. Je m'extirpe frileusement du Yellow Cab après avoir réglé ma course et laissé un pourboire au chauffeur qui vient d'extraire ma valise du coffre. Sur les trottoirs, des familles nombreuses, des intellos libéraux à lunettes, des livreurs latino à vélo... Le quartier a l'air sympa et je me surprends à rêver d'y croiser quelques célébrités.

New York... Bon sang, depuis le temps que j'en rêve devant mon planisphère... Ma mère m'a raconté que j'avais des projets de voyage plein la tête, mais malheureusement, je ne me les rappelle pas, pas plus que la terrible collision impliquant le taxi à bord duquel je me trouvais et trois autres véhicules. Il y a cinq ans, j'ai survécu à cet effroyable accident. Dans ce carambolage, un motard et le chauffeur du taxi ont perdu la vie ; quant à moi, je me suis retrouvée plongée six mois dans un coma duquel je suis ressortie amnésique. Ma mémoire avait été vidée, effacée. Je ne savais plus qui j'étais. C'était assez étrange comme sensation, comme si je m'étais endormie un jour puis réveillée des mois plus tard, sans savoir où j'étais, ni ce qui s'était passé. Malgré une rééducation longue et fastidieuse, ma mémoire n'est pas revenue. Il y a un trou énorme dans ma vie. Ma mère, seule personne dont le

visage me disait vaguement quelque chose, s'est évertuée chaque jour à recréer un univers familier dans lequel je me suis progressivement réinstallée. Je ne sais pas ce que je serais devenue sans sa présence à mes côtés. Après mon accident, elle m'a convaincue de reprendre mes études et grâce à elle, je suis devenue illustratrice graphiste. C'est ce qui me vaut d'ailleurs d'être à New-York aujourd'hui. Mon diplôme m'a permis de rencontrer une éditrice de renom, Colleen Brooks, avec qui j'ai très vite sympathisé. Mon travail, qu'elle a découvert en premier lieu via mon site web, l'ayant séduite, il lui arrive régulièrement de faire appel à mes services pour la réalisation des couvertures de romans de ses auteurs.

### **Un mois auparavant dans les bureaux de Brooks éditions :**

— *Ma belle, je t'offre aujourd'hui l'opportunité de travailler sur la couverture du nouvel opus de Deklan Sheppard. Qu'en dis-tu ?*

— *Sérieux ? je m'exclame, mon visage s'éclairant d'une excitation soudaine. On parle bien de l'auteur de tous ces romans policiers qui font mon bonheur et celui d'une bonne partie de la planète ? De celui qui a engrangé plus de quatre-vingts millions de dollars l'an dernier ?*

— *Il s'agit bien de ce Deklan-là, répond Colleen en rabattant l'écran de son ordinateur portable. Son nouveau bouquin doit impérativement sortir pour les fêtes de fin d'année. Autant dire que cela ne nous laisse qu'un laps de temps très court. Deklan a tendance à buller ces derniers temps, alors je compte sur toi pour le rebooster un peu. Il lui reste encore pas mal de chapitres à écrire et il semble ne pas se rendre compte que le temps passe vite. Comme il ne répond qu'une fois sur deux à mes mails, je t'expédie directement là-bas. Vous en profiterez pour mettre au point la couverture définitive du roman et elle doit être irréprochable, souligne-t-elle d'un regard appuyé.*

— *Mais il vit à New York, non ?*

— *Effectivement. Il a choisi de retourner s'installer chez lui, à Manhattan, il y a un an, mais peu m'importe l'endroit où il se trouve, du moment que nous continuons à travailler ensemble. En revanche, vu*

*la tête que tu fais, on dirait que cela te pose un problème. Il me semblait pourtant que tu avais projeté de visiter New York, mais si tu n'es pas intéressée, je peux toujours y envoyer Marieke Duval. Naturellement, tu partirais là-bas tous frais payés, précise-t-elle alors, en épiant ma réaction.*

*Waouh ! Mes revenus d'illustratrice indépendante ne me permettent pas souvent de partir à l'aventure et du coup, la proposition de Colleen ressemble à un cadeau tombé du ciel.*

*— Ça t'intéresse, oui ou non ? insiste-t-elle avec une légère pointe d'impatience dans la voix. J'ai besoin d'une réponse tout de suite, Kamélia.*

*— Mais naturellement que ça m'intéresse. J'adore les œuvres de cet écrivain, et puis New York... Waouh, quoi !*

*— Alors c'est entendu. Je m'occupe de réserver ton hôtel ainsi que ton billet d'avion.*

*— Est-ce qu'il y aurait possibilité de me loger près de Central Park ?*

*— Je n'y vois pas d'inconvénient. Tiens, voici les chapitres de son dernier bouquin, me dit-elle en brandissant une grosse chemise cartonnée, qu'elle vient de sortir d'un tiroir. Il serait bon que tu les lises avant de le rencontrer et que tu arrives avec des propositions de couverture à lui soumettre. Nous devons éviter de perdre du temps.*

*— J'ai remarqué qu'il n'y a jamais de photos de lui au dos de ses bouquins, pourquoi à ton avis ? Si ça se trouve, il est si vilain qu'il préfère rester caché.*

*— Il ne s'agit absolument pas de ça, Kamélia. Deklan n'en voit pas l'utilité, voilà tout. Il fait partie de ces hommes qui ne se dévoilent jamais complètement et on doit faire avec. Mais rassure-toi, il est charmant. Et puis ce que tu dois surtout retenir le concernant, c'est que travailler avec lui sera une référence non négligeable à ajouter à ton CV.*

*— J'en conviens volontiers, n'empêche, je trouve quand même ça bizarre.*

*— Qu'il désire protéger sa vie privée, tu trouves ça bizarre toi ?! me rétorque Colleen en arquant ses sourcils parfaitement entretenus.*

*— Je... Eh bien en fait, au vu de sa célébrité, c'est plutôt logique fina-*

lement. Il ne me reste qu'à espérer qu'il appréciera mon travail.

— Il l'appréciera, j'en suis certaine et c'est d'ailleurs pour cette raison que je t'ai choisie. Tu es une véritable artiste.

— Merci, tu es gentille. Et c'est vraiment sympa d'avoir pensé à moi pour ce job.

— Moi, gentille ? s'esclaffe-t-elle. Détrompe-toi, je ne suis pas gentille Kamélia, je suis pragmatique, alors si tu t'imagines que je mettrais en péril ma collaboration avec lui simplement pour te faire plaisir, tu te fourres le doigt dans l'œil. Cela dit, je pense que la partie professionnelle de ton séjour ne devrait pas être trop rébarbative, et il te restera toujours assez de temps pour visiter la ville.

— Tant mieux, parce que j'ai vraiment hâte de découvrir New York et Central Park, même si j'aurais préféré le faire en plein été.

— Tu verras que l'automne est de loin la saison la plus spectaculaire pour s'y promener, m'affirme Colleen en me tendant une petite carte sur laquelle elle vient de noter l'adresse de Deklan Sheppard. En cette saison, les feuilles des arbres prennent toutes les nuances de l'orange et du rouge, c'est tout simplement incroyable. Et puisque tu seras sur place, je te conseille fortement de faire un petit tour du côté de la fontaine Bethesda. Avec les reflets dans le lac, le spectacle est encore plus fabuleux.

— Je prends note, dis-je en souriant. Au fait, rien à voir avec Central Park, mais il me semble que jusqu'à maintenant, c'était justement Marieke qui bossait sur les couv' de Sheppard, non ? Elle a un talent fou et honnêtement, je ne pense pas pouvoir faire mieux qu'elle.

Colleen me fixe, soupire et prend un temps de réflexion avant de me répondre, un peu embarrassée :

— La vérité, c'est que Deklan ne souhaite plus travailler avec elle, et comme je devais absolument lui trouver une remplaçante à la hauteur, j'ai immédiatement pensé à toi, voilà...

— Oh, je vois...

Je refoule une pointe de déception. Découvrir que je ne suis finalement qu'un second choix me contrarie passablement, mais je n'en laisse rien paraître.

— *Est-ce que je peux connaître la raison pour laquelle il ne veut plus bosser avec elle ?*

— *Marieke a commis l'erreur de s'amouracher de lui. Il semblerait que cette petite idiote ait pris ses rêves pour la réalité et s'il n'y avait que ça ! Elle s'est en plus permis de lui faire une scène épouvantable en public lors de son dernier séjour, alors forcément, tout ça n'a pas arrangé leur relation de travail et il ne veut plus entendre parler d'elle. Sa décision est catégorique.*

Et voilà comment je suis arrivée ici. Un mois après cette conversation dans les bureaux de Brooks éditions, j'ai déjà remis au fond de ma mémoire la raison peu glorieuse qui me permet aujourd'hui de fouler le sol américain.

Avant de me rendre à mon hôtel, j'ai demandé au chauffeur de taxi qui m'a prise en charge à l'aéroport J F. Kennedy de faire un petit détour par Times Square, que j'ai vu et revu à la télé, en photo ou au cinéma. Mais je n'avais pas imaginé une telle animation, une telle intensité. Tellement de lumières, de figurants déguisés, de touristes, de taxis jaunes et de panneaux publicitaires... J'espère bien y passer plus de temps sitôt que mon emploi du temps me le permettra. Mais pour l'heure, je dois m'installer dans ma chambre d'hôtel. Une bonne douche me fera le plus grand bien, ainsi que quelques heures de sommeil. Ensuite, je prendrai contact avec l'énigmatique auteur.

Je remonte la bandoulière de mon sac à main sur mon épaule et j'empoigne solidement ma valise avant de me diriger vers l'entrée de l'immense édifice où un bagagiste m'en décharge pour les monter jusqu'à ma chambre située au dixième étage. La pièce, orientée côté rue, est grande et confortable, bordée sur un côté d'un mur en brique. Je me dis en souriant que Colleen a bien fait les choses, en découvrant le contenu du mini-bar où je pioche une petite bouteille de thé glacé au citron que j'ouvre aussitôt, avant de défaire mes valises. Je place ensuite la chemise en carton contenant le roman inachevé de Sheppard sur la table de chevet, me demandant pour la énième fois à quoi peut ressembler un homme capable d'écrire des histoires aussi incroyables. J'ai vraiment hâte d'être à demain pour le découvrir. En attendant,

j'investis avec émerveillement la vaste salle de bains attenante à ma chambre dont je ne sors, une fois douchée, que pour me glisser entre les draps du lit king size et m'attaquer à ce qui sera, j'en suis convaincue, un nouveau best-seller du mystérieux Deklan Sheppard.

## CHAPITRE 2

Le lendemain, vers onze heures du matin, j'ai le sourire vissé aux oreilles. En sortant de l'hôtel, je me heurte, sans étonnement, à l'ébullition des rues de New York. Je n'en reviens toujours pas de me retrouver au pied de ces immenses tours dont le sommet défie presque les nuages. Je hèle un taxi qui passe à proximité et glousse en me remémorant les nombreuses fois où j'ai rêvé de faire ce geste en regardant les aventures de Carrie Bradshaw à la télévision. J'indique au chauffeur l'adresse de Sheppard, dans West Village, à l'ouest de Manhattan, et je me cale confortablement dans le siège afin de ne rien perdre du spectacle qui s'offre à moi. D'après ce que j'ai lu, le quartier où je loge (merci les éditions Brooks) abrite les écoles les plus huppées de New York, mais également des hôtels luxueux tels que le Plaza, et bien d'autres tout aussi illustres. Je suis carrément soufflée par l'extravagance des grands magasins qui n'en finissent plus de défiler sous mes yeux.

Le taxi longe l'Hudson River Park. La vue est splendide, tout en contraste entre l'eau et les buildings. Un peu plus loin, j'aperçois un attroupement de personnes devant l'immeuble de la série *Friends*. Bien qu'elle soit terminée depuis plus d'une dizaine d'années, le bâtiment reste un point de rassemblement pour fans invétérés, m'explique le chauffeur de taxi, faisant office de guide touristique. Je colle mon nez à la vitre, excitée. Je sais que juste après, nous allons passer devant

le 66 Perry St où se situe l'appartement célèbre de la série Sex and the City, et je ne veux surtout pas le manquer car c'est précisément là qu'habite Carrie Bradshaw, mon personnage de fiction préféré depuis que j'ai commencé à suivre ses aventures sur le câble.

Ce qui ressemble aujourd'hui à une petite visite touristique n'en est pourtant pas une et je ferais bien de ne pas l'oublier, je songe soudain en me préparant à mon entrevue avec le célèbre écrivain. Dans quelques minutes, je vais rencontrer Deklan Sheppard et je vérifie que les échantillons des illustrations que j'ai méticuleusement choisis pour faire valoir mon professionnalisme sont bien rangés dans mon carton à dessins.

En arrivant à West Village, je suis instantanément conquise par le côté calme et préservé du quartier. Le qualificatif de village s'accorde parfaitement à l'ambiance que je découvre : ici, pas de buildings modernes ni de grandes avenues surpeuplées mais plutôt des rues pavées, des maisons de ville et des petites boutiques chic et branchées à taille humaine. Une atmosphère privilégiée et unique, véritable enclave de sérénité et de charme au cœur du tumulte de Manhattan. Rien d'étonnant qu'un écrivain décide de s'y installer.

Le taxi me dépose devant une maison en briques rouges sur trois niveaux. Deux colonnes soutiennent un porche imposant auquel mène un escalier de marbre que je monte lentement, terriblement anxieuse à l'idée de rencontrer l'écrivain en chair et en os. La porte est équipée d'un heurtoir en bronze, mais sur le côté, j'avise une sonnette et appuie dessus après avoir inspiré une grande goulée d'air. Puis je patiente. Au bout de quelques secondes, j'appuie de nouveau, déclenchant le carillon à l'intérieur de la maison. Le dispositif fonctionne parfaitement mais personne ne vient m'ouvrir. Je regarde l'heure à ma montre, puis vérifie sur l'agenda de mon téléphone que je ne me suis pas trompée de jour. Non, tout est normal. J'ai bien rendez-vous aujourd'hui, et j'ai même trois minutes d'avance. En revanche, lui, est de toute évidence absent.

Génial ! Que dois-je faire à présent ? Je commence à chercher dans mon répertoire téléphonique le numéro de Colleen lorsque le



grondement d'une puissante moto me fait relever la tête. Un frisson désagréable me parcourt aussitôt l'échine sans que je sache pourquoi. L'engin déboule au coin de la rue et freine sportivement au pied de l'escalier. L'individu qui en descend a un look de voyou et je me surprends à prier pour que le motard ne soit pas Deklan Sheppard.

Quelle déception ce serait pour moi !

L'inconnu offre, au premier regard, l'impression d'avoir dormi dans ses vêtements. Son jean troué aux genoux et sa chemise affreusement tachée par je me demande quelle substance lui confèrent une allure de ... de quoi d'ailleurs ? ne puis-je m'empêcher de me demander tandis qu'il déboucle son casque. Avec un geste instinctif de recul quand il se plante devant moi, je remarque qu'il est très grand, musclé et plutôt frigorisant. À côté de lui, je me fais l'effet d'une liliputienne. Je laisse courir mon regard sur ses traits que je découvre bien découpés et séduisants, malgré la cicatrice pâle qui barre sa joue droite. Je serais curieuse de savoir quel genre d'accident en est la cause. Je distingue ensuite ses yeux, en partie dissimulés par les mèches de ses cheveux blonds, un peu trop longs. Des yeux verts, pailletés d'or et acérés comme ceux d'un faucon, qui me fixent à cet instant avec impertinence.

— Dis-moi ce que tu fous devant chez moi, au lieu de me regarder avec cet air de bécasse, m'assène-t-il en enfilant sa clé dans la serrure. Je n'aime pas les démarcheurs, alors à moins que tu n'aies quelque chose d'intéressant à m'offrir, barre-toi !

Son ton est acerbe, mordant et la politesse est de toute évidence en option chez lui.

— Je ne suis pas ici pour vous vendre quoi que ce soit, répliquée-je en ancrant mes pieds au sol pour leur éviter de tourner les talons.

— Allez, crache le morceau. Je déteste qu'on me fasse perdre mon temps, surtout quand j'ai une furieuse envie d'aller me coucher !

Offensée, j'ouvre la bouche pour riposter, puis la referme aussitôt. Non, décidément, je ne suis pas disposée à affronter un malotru pareil ! J'ai dû me tromper de maison, voilà tout. Cet homme sans éducation ne peut pas être Deklan Sheppard. C'est tout bonnement impossible !

Devant mon silence, le rustre hausse les épaules, pousse la porte et entre à l'intérieur avant de me la claquer violemment au nez. Je suis médusée. Quel con ! Je m'apprête à quitter les lieux, furax, lorsque le mal élevé rouvre la porte, me faisant sursauter.

— Hé, m'apostrophe-t-il. C'est Brooks qui t'envoie ?

Je sens alors le sol s'ouvrir sous mes pieds. Oh non ! Colleen n'a quand même pas pu me faire ça ?! Je me retourne lentement, à regret, pour faire face à l'homme qui se tient sur le seuil. Ma première envie est de lui répondre que je ne connais personne de ce nom-là et que je me suis malencontreusement trompée d'adresse. Mais, bien que l'idée de devoir passer du temps au contact de ce type me plaise autant que celle d'avaler une brochette de sauterelles vivantes, je me ravise. Pour moi, ce contrat vaut de l'or ; de plus, je ne peux pas me permettre de faire machine arrière car Colleen m'en voudrait à mort.

— Bonjour, dis-je en assurant ma voix. Vous êtes Deklan Sheppard ?

— Il paraît ! Et toi, je suppose que tu es Kamélia.

— Vous supposez bien, réponds-je à contrecœur.

— Navré pour ce premier contact un peu...

Il marque une pause, semblant chercher ses mots, ce qui, me dis-je ironiquement, est assez regrettable pour un écrivain de sa trempe. Je laisse échapper un soupir et secoue la tête, entre agacement et déception.

— Enfin bref... reprend-il enfin, en glissant ses doigts dans ses cheveux indisciplinés pour les balayer vers l'arrière. Colleen m'a prévenu de ton arrivée et c'est ton carton à dessins qui m'a fait percuter. Si je n'avais pas réalisé in extremis que tu es, tu aurais décampé plus vite que ton ombre, pas vrai ?

Son regard n'exprime rien d'autre qu'un défi amusé et je rétorque avec humeur :

— Il faut dire, cher monsieur, que vous ne m'avez pas tellement donné l'occasion de m'exprimer !

— Bien sûr que si, se marre-t-il. Ce n'est pas de ma faute si tu n'as pas su la saisir avant que la porte se referme.

Avant que vous ne me la claquiez au nez, plutôt ! ai-je envie de

lui balancer à la tête. Je surprends son sourire moqueur et retiens un énième soupir de contrariété. Ah, elle va m'entendre Colleen ! Quant à Marieke Duval, qui prêtait tant d'importance à l'apparence physique des personnes, en plus de la sienne, toujours irréprochable, comment avait-elle pu s'enticher d'un type de ce genre ?! Observant Deklan du coin de l'œil, je réalise brusquement que ce voyage à New York ne s'annonce pas aussi formidable que je me l'étais imaginé. Je comprends mieux pourquoi Colleen s'est montrée aussi généreuse avec le budget octroyé pour mon séjour. Il fallait bien un hôtel quatre étoiles jouxtant Central Park pour faire passer la pilule Sheppard !

— Ne reste pas plantée là, me lance-t-il en ouvrant grand sa porte. Je jure de ne pas te bouffer ! Par contre, faudrait songer à te décoincer un peu si tu veux qu'on bosse ensemble, bébé. Je t'offre un café ?

— Pourriez-vous, je vous prie, éviter de m'appeler ainsi ? Et non merci, je ne bois pas de café !

Il esquisse un sourire en coin et hausse les épaules.

— J'ai de la bière au frigo si tu préfères.

— Merci, mais NON ! Écoutez monsieur Sheppard...

— Deklan, m'interrompt-il, une lueur amusée dans le regard. On va bosser ensemble bébé, alors c'est plus cool qu'on s'appelle par nos prénoms. À moins bien sûr que tu sois vraiment aussi coincée que tu le parais, auquel cas...

Coincée, moi ?! Il ne manque pas d'air ! Je ravale difficilement la pique cinglante qui me brûle les lèvres. Inutile d'apporter de l'eau à son moulin.

— Bien, je pense qu'il est inutile de perdre plus de temps en bavardage. Je vous rappelle que vous avez une échéance à tenir et nous avons une couverture à mettre au point alors si nous en venions plutôt à ce qui m'amène chez vous ? Votre bouquin doit arriver sur le bureau de l'imprimeur dans les plus brefs délais, au cas où vous l'auriez oublié.

— On croirait entendre Colleen, ça fait des jours qu'elle me bassine avec la même rengaine ! Bon allez, suis-moi ! grogne-t-il en tournant les talons.

Je lui emboîte le pas. Le sol du couloir que nous empruntons est en

marbre clair et les murs sont recouverts d'une peinture à effet béton ; des tableaux contemporains modernes peints sur toile les habillent avec classe. J'observe avec étonnement que l'ensemble est de bon goût, car c'est loin d'être le cas de sa dégainée de motard mal embouché.

— On va s'installer dans le bureau, dit-il en poussant la porte de son antre.

Mon regard fait le tour de la pièce dans laquelle règne un capharnaüm qui me laisse pantoise. La table de travail sur laquelle trône un ordinateur dernier cri disparaît presque entièrement sous la paperasse, les tiroirs débordent, des tasses sont éparpillées çà et là, des photos et des tonnes de livres jonchent le sol...Waouh ! Mais comment diable peut-on travailler dans un fouillis pareil ? L'espace de travail de l'écrivain ressemble à un champ de bataille.

— Mais quel bordel, pensé-je à voix haute.

— Tu l'ignores peut-être, mais un environnement désordonné favorise la pensée créative, se marre-t-il en débarrassant un fauteuil en cuir noir d'une énorme pile de magazines. Il me fait signe de m'asseoir puis ajoute : Einstein a dit que si la vue d'un bureau encombré évoque un esprit encombré alors que penser de celle d'un bureau vide ? Je vais chercher une bière, tu es sûre de ne pas en vouloir ?

— Tout à fait certaine.

— Bon, comme tu veux. Installe-toi, je reviens.

Et il me plante là sans plus de cérémonie. M'installer, je veux bien, mais où ? Je refoule une fois de plus mon envie de m'enfuir à toutes jambes. Je cherche du regard un endroit où poser mon carton à dessins, mais n'en repère aucun. Le bazar qui règne dans la pièce est inconcevable pour moi qui adore l'ordre et la propreté. Je ne suis pas maniaque mais peu s'en faut. Et puis chez moi, mon bureau sert uniquement de... bureau.

Lorsque Sheppard réapparaît, il tient une bouteille de bière dans sa main droite et un verre d'eau dans l'autre, qu'il pose sur le coin d'une petite console, devant moi. Je ne peux m'empêcher de regarder le verre d'un regard méfiant.

— Pas de café, pas de bière, un verre d'eau peut-être ? propose-t-il

en enjambant une pile de livres.

— Merci, peut-être plus tard.

Il me tourne le dos, mais je l'entends soupirer.

— Tu peux la boire en toute tranquillité, c'est de l'eau en bouteille et rassure-toi, le verre est propre. Le bordel, comme tu dis, est uniquement valable pour cette pièce. Le reste de la maison est clean. Jette un œil pour t'en convaincre si le cœur t'en dit.

Je remue sur mon siège, un peu gênée. Il doit me prendre pour une vraie snobinarde.

— Bon écoutez, je suis navrée de vous avoir donné l'impression que je ...

— Ne t'en fais pas, j'ai l'habitude, me coupe-t-il en haussant une épaule. Je t'accorde que ce bureau est un foutoir monstrueux, mais je ne veux rien y changer, ça m'aide à trouver l'inspiration. Il se tourne vers moi et après m'avoir observé un instant ajoute : Maintenant, si cet endroit représente pour toi une réelle torture, on peut aussi s'installer ailleurs.

Son regard pétillant et son sourire en coin, ne laissent planer aucun doute sur le fait qu'il se fout gentiment de moi.

— Ça ira bien ! je rétorque d'un air pincé. Je crois qu'il est grand temps de passer à des choses plus importantes que l'agencement de votre... espace de travail. Je vous ai amené quelques croquis, peut-être pourriez-vous les examiner et me dire si mon style vous convient. Ensuite, nous ...

— Si ton style ne me convenait pas, crois-moi, tu ne serais pas ici, m'interrompt-il avant de porter le goulot de sa bière blonde à ses lèvres.

Comme je le regarde avec un mélange d'étonnement et de contrariété, il avale une nouvelle gorgée de la boisson, claque sa langue contre son palais et ajoute :

— Je me renseigne toujours sur l'expérience et la créativité des artistes avant de donner mon accord à Brooks pour qu'elle m'envoie son petit personnel.

— Je ne fais pas partie de « son petit personnel » je riposte aussitôt, en imitant les guillemets avec mes doigts et passablement agacée par